

Antoine Louvard
SOLANGE S'ENGAGE
DANS LA RÉSISTANCE

Portaparole

Mise en page
Maria Chiara Santoro

© Portaparole France

6, rue Truchet
13200 Arles (France)
Tél. +33 4 9091 0212
www.portaparolefrance.com
info@portaparolefrance.com

ISBN 978-88-97539-46-9

Première édition, septembre 2015

Deuxième édition, octobre 2015

Troisième édition, janvier 2016

Quatrième édition, février 2024

PRÉFACE

à ma fille Marie-France

Depuis la fin de la guerre jusqu'à ce jour, j'avais toujours refusé de raconter mon engagement dans la Résistance. Pour moi, j'avais fait mon devoir quand il le fallait, au moment où il le fallait pour combattre l'Occupation allemande et la trahison de Pétain. Après la libération de mon pays, alors que je n'avais que vingt-deux ans, une autre histoire commençait. Je ne souhaitais pas faire valoir des actes de résistance qui me paraissaient dans l'ordre des choses : j'étais tournée vers l'avenir et la vie que j'avais à accomplir.

Quand Alain Riffaud m'a invitée à témoigner sur mon passé de résistante et à en confier la rédaction à Antoine Louvard, j'ai eu du mal à me convaincre du bien fondé de la démarche. Pourtant, travailler avec ce jeune journaliste, c'était établir un lien entre les différentes générations pour assurer la transmission de la mémoire.

J'en ai alors discuté avec ma fille Marie-France, qui s'est tout de suite exclamée : « Maman, on va enfin savoir ce que tu as fait pendant la guerre ! ». Il est vrai que je n'étais jamais revenue sur ces années, même avec mes trois enfants. Comme Jean-Pierre, l'aîné, et Françoise, sa cadette, ne sont plus là, mes petits-enfants sauront accueillir mon témoignage en leur nom.

On doit ce livre à l'invitation d'Alain Riffaud, à la sollicitation de Marie-France, à la plume d'Antoine Louvard et aux encouragements de Jean-Paul Peronneau, directeur du foyer-logement du Front de Sarthe, où je coule des jours heureux. Que chacun soit remercié de la part qu'il a prise.

Au seuil de mes quatre-vingt-treize ans, alors que les convictions qui m'animaient n'ont rien perdu de leur force, je livre mes souvenirs aux lecteurs qui souhaiteront connaître tous ceux qui ont vécu avec moi, unis dans la même résolution, ces années graves mais paradoxalement exaltantes : Guy Déliot, Michel et Jean Gadois, mes compagnons aujourd'hui disparus, ainsi que les gens qui ont aidé notre maquis, les familles Auger, Bast, Oger, Jacquart, Lechouane, Touet, auxquelles je témoigne toute ma gratitude.

Le récit de mes années de guerre ne représente qu'une petite page de la grande histoire de la Résistance française et qu'un chapitre de l'action contre l'occupant allemand dans la Sarthe : nombreux sont ceux qui se sont engagés dans notre département — plus qu'on ne le croit —, et trop nombreux sont ceux qui sont morts pour que vive la France. Ce livre veut rendre hommage à tous les résistants, ces hommes et ces femmes qui n'ont pas failli quand leur conscience et l'Histoire les convoquaient.

Solange Alexandre

Ce livre est le fruit des entretiens entre Solange Alexandre et Antoine Louvard, dont la tâche a consisté à rassembler les souvenirs de la résistante, à stimuler sa mémoire et à mettre en forme son récit.

La mémoire n'est pas infaillible, même si celle de Solange est encore bien vive. Certains faits se dessinent mieux que d'autres, certains détails demeurent gravés à jamais tandis que quelques-uns ont pu s'estomper. Mais le récit restitue ce qui s'est véritablement passé, sans jamais chercher à combler des vides pour obtenir à tout prix un tableau exhaustif des quatre années de guerre. C'est pourquoi la narration se présente comme une série de scènes successives.

Parallèlement aux entretiens, un travail d'investigation a été mené sur le terrain où se sont déroulés les faits afin de recueillir quelques témoignages. Enfin une recherche aux Archives départementales de la Sarthe a permis de corroborer et de compléter les propos de Solange, grâce en particulier à la série 9 J 31-55.

Nous avons reproduit à la fin du livre quelques précieuses photographies de cette époque, que Solange a conservées.

Le témoignage de Solange, même soixante-dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, conserve sa force et son intérêt. Il est encore susceptible d'instruire nos contemporains car le passé livre ses leçons à qui sait les suivre. Or l'Histoire ne s'est pas arrêtée ; la lucidité est toujours de mise face aux dominations établies qui requièrent le courage de l'affranchissement. La tyrannie insidieuse ainsi que la barbarie la plus manifeste sont toujours à l'œuvre. La France n'échappe pas à l'Histoire, quoi qu'en pense une classe politique qui a organisé sa propre impuissance et la servitude volontaire du pays, dans une Europe à nouveau sous le joug allemand. La souveraineté exige toujours une fière assurance tandis que la liberté conserve prudemment le bras armé. De nos jours, saurions-nous répondre à leur appel ?

Alain Riffaud

Solange s'engage dans la Résistance

D'interminables cortèges qui serpentent lentement à perte de vue. Des voitures si chargées qu'elles n'avancent qu'en cahotant. De lourdes charrettes, tirées ou poussées, qui croulent sous les sacs et les bagages. Des hommes, des femmes et des enfants qui marchent tristement, pas après pas, mètre après mètre, et emportent avec eux l'essentiel, encombrés de leurs vies soudainement réduites au strict nécessaire.

En ce mois de juin 1940, le long des routes de France, ce sont partout les mêmes scènes. Sur les chemins de l'exode se pressent Hollandais, Belges, Nordistes, Parisiens. Tous fuient devant l'avancée des troupes du III^e Reich, victimes pathétiques d'une débâcle militaire, silhouettes anonymes d'un désastre national, protagonistes malgré eux du drame d'un pays qui s'effondre, d'une voix qui se tait, d'une gloire qui s'éteint. Chacun d'eux sent peser sur ses épaules l'angoissante épreuve de la défaite. Et le soleil écrasant de l'été qui s'annonce finit de les accabler, contrastant violemment avec leurs visages fermés qui portent les stigmates de la fatigue et de l'inquiétude.

Comme nombre d'entre eux, c'est à bicyclette que Solange chemine en direction de Poitiers. Ses longues

boucles châtain flottent au vent, tandis que ses grands yeux pers, où brillent une curiosité et une vitalité propres à son jeune âge, balaient la foule. Michel Gadois, son ami et son complice depuis toujours, est à ses côtés. Il a le visage rond, presque poupin, et la bouche aux lèvres encore toute chargées d'enfance des jeunes garçons pas encore tout à fait entrés dans l'âge adulte. Ils n'ont pas quarante ans à eux deux et ont quitté Le Mans quelques jours plus tôt, avant l'entrée des premiers side-cars et des premiers tanks de la Wehrmacht dans la ville.

Tous deux encadrent comme une escorte la voiture familiale conduite par Albert Dubuisson, le père de Solange, directeur départemental du service des anciens combattants, qui a été chargé de mettre ses archives à l'abri des mains ennemies. À l'intérieur, entre les cartons remplis de dossiers qui s'entassent sur les banquettes, les visages anxieux de Marguerite et Georges, la mère et le grand frère de Solange.

Comme leurs compagnons d'exode, le petit groupe se dirige vers Bordeaux où s'est réfugié le gouvernement de la France, en empruntant la route de Tours et de Poitiers ; ensemble, ils font de temps à autre escale dans des fermes isolées, dorment ici ou là, à la belle étoile et sur les bords des chemins, l'esprit désolé et ressassant sans repos les conséquences de l'Occupation qui commence.

Soudain, aux abords de Poitiers, ils reconnaissent, comme une menace qui fond sur eux, les sirènes stridentes des Stukas allemands. Les populations, démunies, se jettent dans les fossés et à plat ventre sur la route. En quelques secondes, les avions sont juste au-

dessus du cortège, et les mitraillettes crépitent, semant la mort au hasard.

Lorsqu'elle se relève, Solange s'assure que personne n'a été touché. Autour de sa mère, cinq balles se sont fichées dans le sol : quatre dessinent la courbe de son corps, la dernière s'est plantée juste entre ses genoux. Elle l'a échappée belle : dans le reste de la colonne de réfugiés, les morts se comptent par dizaines.

Le 18 juin, alors qu'ils ont dépassé Poitiers, l'essence vient à manquer et le véhicule qui transporte la famille et les archives tombe en panne sèche. Le groupe s'apprête alors à rebrousser chemin. En quête de carburant, Albert Dubuisson interpelle les gens autour de lui, discute, se renseigne, frappe aux portes des maisons. Enfin la chance décide de lui sourire et il finit par rencontrer un cultivateur de la région qui consent à l'aider.

— Venez, j'habite à deux pas d'ici, j'ai deux jerricans dont je n'ai plus besoin. Si vous le voulez, je vous les vends.

Avant de repartir, la famille s'arrête dans une ferme à l'écart, pour se reposer un moment de ces journées éprouvantes, et pour se rafraîchir l'esprit et le corps.

La veille, sur la route en direction de Poitiers, ils n'ont pas entendu l'allocution radiodiffusée donnée par le maréchal Pétain, mais ils savent maintenant que l'armistice a été demandé par le gouvernement français. La défaite, qui était déjà une réalité pour eux, est désormais officielle. La guerre est finie et la France occupée, définitivement souillée par la victoire allemande. Ne reste plus qu'à rentrer chez soi, avec au ventre la honte et un

désespoir sans pareil. Toute la famille est atterrée. Après avoir appris la trahison du vieux Maréchal, aucun d'eux n'a pu manger. La tristesse du spectacle de leur pays à genoux les avait submergés. Du bout de sa manche, le père de Solange a essuyé ses larmes. C'était la première fois que la jeune femme voyait son père pleurer.

Ce 18 juin au soir, avant de repartir en direction du Mans, Solange profite d'un puits installé dans la cour de la ferme pour nettoyer ses cheveux entremêlés de paille et de poussière. Elle n'a pas encore dix-huit ans alors, et comme toutes les jeunes filles qui sortent de l'adolescence, elle n'est pas dénuée de coquetterie et aime prendre soin de son apparence, même dans ces circonstances les plus extrêmes. Et puis, s'il faut rentrer vaincue chez soi, autant se montrer digne.

Tout à coup, tandis qu'elle frotte sa chevelure, elle reçoit un seau d'eau froide qui lui fouette le sang.

Aussitôt, la voix de Michel l'interpelle :

— Écoute ça ! Écoute ça !

Son ami la tire rapidement vers la radio qu'il a emportée dans ses bagages et qu'il a réussi à brancher. Solange tend l'oreille. Du poste lui parvient une voix nasillarde et lointaine qu'elle ne reconnaît pas.

« Nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. Moi, Général de Gaulle, actuellement à Londres, j'invite les officiers et les soldats français qui se trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, j'invite les ingénieurs et les ouvriers spécialistes des industries d'armement qui se

trouvent en territoire britannique ou qui viendraient à s'y trouver, à se mettre en rapport avec moi. Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas ».

C'est la première fois que Solange entend la voix et le nom du général de Gaulle. Elle réalise que non, tout n'est peut-être pas perdu. Quelqu'un, là-bas, de l'autre côté de la Manche, fût-il pour eux un inconnu complet, refuse la défaite et l'armistice, affirme que la guerre doit continuer, et leur tend la main. Ce sursaut d'honneur et de courage, c'est ce qu'elle attendait. Dès lors, Solange n'a plus qu'une idée fixe : s'engager.

Dans le poste, la voix s'est tue, remplacée par de faibles grésillements. Mais elle a redonné son sens à la lumière de ce soir d'été. Les sourires s'affichent à nouveau sur les visages.

Août 1941, place de la République, au centre du Mans. Solange attend le trolleybus qui doit la ramener au domicile de ses parents, rue Scarron. Alors que la rentrée scolaire se rapproche, elle s'apprête à intégrer le lycée Montesquieu où elle continuera d'apprendre son futur métier d'institutrice. Les locaux de l'École normale d'institutrices sont alors réquisitionnés par les Allemands pour servir d'hôpital, tout comme le bâtiment de la Bourse du commerce qui se dresse à l'autre bout de la place, dans lequel la Wehrmacht a établi sa Kommandantur locale. Sur la façade de cet édifice bâti à la fin du XIX^e siècle, sous les sculptures et les armoiries de la ville, se déploie le drapeau à la croix gammée, comme une insulte à une place qui de République ne porte plus que le nom.

À la terrasse du café Gruber, de jeunes Françaises s'affichent au bras de l'ennemi, jouent de leurs charmes pour affrioler des soldats visiblement à leur goût. Ces mêmes soldats qui ont dévalisé sans scrupule les boutiques de la rue des Minimes, et que les Manceaux ont vu aller et venir les bras chargés de paquets. L'indécence de ces compromissions ne fait que renforcer la révolte de Solange, alors que la population française manque de tout, ou presque, et doit faire face chaque jour aux privations.

À quelques mètres de là, au beau milieu de l'esplanade, trône la statue du général Alfred Chanzy, héros de la guerre de 1870 ; le commandant de la seconde armée de la Loire, avait mené, au Mans, dans le froid et sous la neige, les derniers combats contre l'offensive victorieuse des Prussiens, juste avant que l'armistice ne soit signé le 28 janvier 1871. Quelques soldats allemands se plaisent à poser pour se faire photographier au pied de la statue, arborant le sourire goguenard des vainqueurs permanents.

Depuis près de quatorze mois, Solange se languit, guette les occasions de se rendre utile face à l'envahisseur venu d'outre-Rhin, et tend l'oreille chaque fois qu'il est question de résistance à l'opresseur. Elle cherche dans son entourage un contact qui pourrait la mettre en relation avec un groupe déterminé à lutter, s'interroge sur les moyens d'agir, et finalement patiente, tant bien que mal, comptant les jours et attendant le moment où elle pourra, à son tour, servir.

Servir, contre la servitude.

De leur côté, Michel et son frère aîné Jean ont dû quitter la région depuis quelques mois après divers accrochages avec les Allemands. Après être passés en zone libre, ils ont été arrêtés en essayant de franchir la frontière avec l'Espagne, première étape avant de rejoindre Londres. La *Guardia Civil* espagnole les a remis rapidement aux gendarmes français, qui leur ont conseillé alors de s'engager dans l'Armée de Vichy. Les deux frères ont consenti, s'imaginant alors que le redressement national pouvait encore dépendre du nouvel État français. En cet été 1941,

ils sont à des centaines de kilomètres du Mans, sous les ordres du général de Lattre de Tassigny.

Est-ce à eux auxquels Solange pense, cet après-midi ensoleillé, en regardant, du coin de l'œil les soldats qui entrent et sortent de la Kommandantur, en dressant frénétiquement le bras droit ?

Elle leur voue une haine sans nom. Fille d'un héros de la Grande Guerre blessé au Chemin des Dames, Solange a grandi avec l'amour du drapeau tricolore, la fierté patriotique au cœur et la Marseillaise à la bouche. Autant que le vieil ennemi héréditaire, le gouvernement français établi à Vichy inspire colère et dégoût aux membres de la famille. Contrairement à certains de ses voisins qui, de bonne foi, accordent leur confiance au maréchal Pétain pour protéger le pays, Solange considère celui qui se fait passer pour le « Père de la nation » comme un traître, un lâche qui, sous couvert de patriotisme, a sans vergogne livré son pays. Dans le secret, les Dubuisson sont tous des opposants résolus. Jamais, de toute la guerre, le portrait de Pétain n'entrera dans leur maison.

En attendant de trouver le moyen de bouter les « Boches » hors de France, Solange doit se contenter de petites vengeance, gestes minimes de non consentement. Refuser, par exemple, d'entrer dans un magasin par la porte que tient pour elle un soldat allemand, et préférer, ostensiblement, l'accès d'à côté. Ne rien devoir à l'intrus, ne pas avoir à le remercier, éviter toute éventuelle reconnaissance. Menus plaisirs qui n'engagent à rien mais permettent de garder la nuque raide et le regard franc à qui croise son reflet dans une vitrine du centre-ville.

Mais ces actes, s'ils permettent de soigner une estime de soi meurtrie par la défaite, ne peuvent suffire à une femme de caractère. Ils relèvent encore trop d'une attitude passive face à l'évènement, d'une non adhésion qui n'est pas encore une résistance. Solange, elle, refrène un désir d'action.

Place de la République, le trolleybus n'est toujours pas passé. Détournant soudain son regard des hommes du Reich, elle aperçoit qui vient vers elle un vieil ami de la famille, le lieutenant Saïd Belhaffaf, démobilisé depuis l'été précédent. Elle connaît bien ce patriote d'origine tunisienne, avec sa taille imposante et son visage mat. Il est souvent venu rue Scarron rendre visite à son père. Il connaît les opinions antiallemandes de Solange. Plusieurs fois il a entendu la jeune fille s'interroger devant lui : que faire contre l'Occupant ? Comment rejoindre Londres ? Souvent elle s'est plainte de rester ainsi, inactive et désœuvrée, alors qu'il y avait tant à faire.

Belhaffaf partage les convictions de Solange et n'hésite pas à pousser au plus loin la provocation à l'égard de l'ennemi : il continue à porter, malgré les risques, ses bottes et sa veste militaire, et bouscule volontiers d'un coup d'épaule les nazis qui se trouvent sur son chemin. Il met un point d'honneur à désobéir à leurs directives et à remonter la rue Nationale, alors la plus passante du Mans, sur le trottoir de gauche, de façon à croiser celles et ceux qui la descendent du même côté, chose interdite par la police pour limiter au maximum les conversations entre les habitants.

Ce jour-là, Belhaffaf, qui œuvre déjà pour la Résistance, craint d'avoir été suivi.

— Solange, est-ce que je peux te confier une enveloppe ? lui demande-t-il d'emblée après l'avoir rejointe.

— Pour quoi faire ?

— Tu la mets simplement dans ton cartable et tu rentres chez toi. Je passerai voir ton père en fin de journée.

Le soir même, le lieutenant sonne comme convenu au domicile des Dubuisson, converse brièvement, récupère discrètement l'enveloppe et en profite pour glisser un petit papier où il a fixé un rendez-vous à Solange.

Le lendemain, elle se rend au café Le Moderne, place de la République, pour retrouver Saïd Belhaffaf. Il lui propose alors d'agir au sein de son réseau.

C'est l'occasion que Solange attend depuis plus d'un an. Dans les semaines qui suivent, le lieutenant reprend contact avec elle et lui confie une première mission. Du jour au lendemain, Solange Dubuisson devient agent de liaison pour le compte de la Résistance française.

Nous sommes en septembre 1941. Depuis quelques jours, Solange a dix-neuf ans.

Ce livre, composé en Dante
sur papier Fedrigoni,
a été imprimé sur les presses
de Geca Industrie Grafiche,
en Italie à San Giuliano Milanese.